
OPRL
Orchestre
Philharmonique
Royal de Liège
rtbf
MUSIQ3
LE PALAIS DES
DÉGUSTATEURS

MAHLER SYMPHONIE 6 PAÏTA

Gustav MAHLER Symphonie n° 6 en la mineur « Tragique »

1. I. Allegro energico, ma non troppo. Heftig, aber markig. . . .20:28
2. II. Scherzo. Wuchtig 12:32
3. III. Andante moderato 15:18
4. IV. Finale. Allegro moderato - Allegro energico 31:10

Carlos PAÏTA dirige l'Orchestre Philharmonique de Liège
Concert capté en 1997 à la Salle Philharmonique de Liège par RTBF Musiq3

Prise de son : Pierre-Joseph Renquin
Mastering : Alain Gandolfi
Tableau de couverture : Korin www.korinlaque.fr
Production : Eric Rouyer

© 2026 Le Palais des Dégustateurs

PDD055

OPRL Orchestre Philharmonique Royal de Liège

LE PALAIS DES DÉGUSTATEURS

lepalaisdesdegustateurs.com

rtbf MUSIQ3

STUDIO THÉÂTRE ALEXANDRE PAÏTA

JYB Domaine Bizot

Carlos Païta, un Argentin en Belgique…

L'apparition de l'Argentin Carlos Païta fait l'effet d'une bombe dans les milieux musicaux des années 1960. Ce jeune chef d'orchestre suscite très vite un engouement auprès du public et dans la presse spécialisée par ses interprétations flamboyantes, pleines de panache, aux violents contrastes, dans une impression d'urgence et d'exacerbation. Ses concerts et ses disques vont entraîner des déclarations dithyrambiques, mais aussi de vives et parfois virulentes critiques. Un chef d'orchestre qui ne laisse pas indifférent, en tout cas… En Belgique, l'emballement est immédiat et, chaque fois que Païta s'y produira, l'accueil sera des plus chaleureux.

Originaire de Buenos Aires, Païta est d'abord à la tête de l'Orchestre de chambre de la radio nationale, puis de l'Orchestre philharmonique de sa cité natale. Sa véritable carrière commence en 1964, lorsqu'il dirige le *Requiem* de Verdi, partition qui convient à son tempérament spectaculaire et démonstratif. Grâce à cette exécution, dédiée à la mémoire du président Kennedy, il est invité aux États-Unis pour s'y perfectionner. Lorsqu'il vient interpréter le même *Requiem* quelques années plus tard en Belgique, le critique musical de *La Dernière Heure*, Max Vandermaesbrugge, écrit : « *C'est fou ce que ce requiem s'est déroulé dans l'expression totale d'une sorte de moi collectif. Avec de l'accent, du contraste et des tempos ahurissants, ne laissant le temps à personne de respirer, au propre comme au figuré ! Cette musique sacrée donnée par un tel sacré chef ne peut que nous laisser un souvenir durable, et c'est cela qui compte en matière d'émotion musicale.* » On reconnaîtra à la Belgique le mérite d'accueillir avec ferveur ce « sacré chef », musicien atypique, qui se recommande de Wilhelm Furtwängler : il répète à

l'envi que l'audition des concerts de ce dernier à Buenos Aires, où il prétend l'avoir rencontré plusieurs fois, l'a influencé à jamais. Les prestations de Païta, en particulier à Bruxelles, font salle comble. Il s'attaque à des partitions qui correspondent à son tempérament tumultueux : la *Symphonie fantastique* de Berlioz, les *Symphonies n^os^ 3, 5* et *7* de Beethoven, les *Symphonies n^os^4* et *6* de Tchaïkovski, les *Symphonies n^os^ 7* à *9* de Dvořák, la *Première* et la *Quatrième* de Brahms, la *Première* de Mahler, les ouvertures de Rossini…

Il faut évoquer ici une personnalité qui a compté pour que Païta soit programmé en Belgique. Il s'agit de Paul Beusen (1944-2023), historien et musicologue issu de l'Université de Louvain. Ce passionné de création contemporaine a été, au cours des années 1970, l'adjoint de Harry Halbreich, alors directeur artistique du Festival de Royan, et a saisi l'occasion pour nouer de nombreux contacts internationaux dans divers milieux musicaux. Sur le plan professionnel, il entame sa carrière au Crédit Communal au début de la même décennie, et est intégré dans l'équipe culturelle de cette banque qui pratique un mécénat généreux. Dès 1973, Beusen co-organise le Concours de musique Pro Civitate, créé par cet organisme financier et réservé aux jeunes des académies, s'occupe des prestations des lauréats, dont certains deviendront célèbres, et des concerts de prestige qui clôturent chaque année la compétition. Il en est le principal responsable à partir de 1980. Des chefs de renom vont être sollicités par ses soins : Antonio de Almeida, Ernest Bour, Witold Rowicki, Serge Baudo, Lawrence Foster, Maxim Chostakovitch, Antoni Wit… Et Carlos Païta, à plusieurs reprises, entre 1983 et 1997.

Paul Beusen me confiait en 2004 : *Je rêvais d'engager Carlos Païta que j'avais connu à la fin des années soixante. Ses lectures orchestrales ne laissaient*

personne indifférent, et divisaient la presse musicale. En fin connaisseur, il savait que le public, qui est supposé ne jamais avoir tort, plébiscitait le chef argentin. Ce dernier avait déjà travaillé avec plusieurs formations belges, pas toujours réceptives à ses exigences. « *On raconte*, disait Paul Beusen, *qu'il eut des contacts difficiles avec l'Orchestre de la radio-télévision belge [appelé Grand Orchestre symphonique de la RTB-BRT, de 1960 à 1978], la première fois qu'il prépara un programme avec lui. Au moment où les musiciens estimèrent que le terme de la répétition était arrivé, ils rangèrent leurs instruments. Quelle ne fut pas leur surprise en constatant que Païta n'était pas d'accord ! Il brandit un révolver sous leur nez en criant que la répétition devait se poursuivre. Je ne sais pas si l'arme était chargée…* » Si l'anecdote est réelle, elle a son poids de saveur. Le travail commun a en tout cas porté ses fruits, remarquables, comme en témoignent les œuvres de Mozart, Richard Strauss, Dukas, Chausson ou Lekeu, récemment proposées par le Palais des Dégustateurs.

Païta va diriger quatre concerts de clôture du Concours de musique Pro Civitate, record absolu parmi les chefs invités. Le premier est programmé le 20 novembre 1983 au Centre culturel de Hasselt. À la tête de l'Orchestre national de Belgique et des Chœurs Cantores de Bruges, Païta interprète la *Deuxième Symphonie « Résurrection »* de Gustav Mahler. Les solistes sont Barbara Vogel, soprano, et Jard Van Nes, alto. L'année suivante, le 17 novembre 1984, c'est l'Orchestre symphonique de la RTB qu'il dirige, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, dans un programme Beethoven-Bruckner. En première partie, après l'ouverture *Coriolan*, Païta accompagne Robert Groslot, lauréat du Concours en 1968 et en 1969, dans le *Concerto « L'Empereur ».*

Après la pause, c'est la *Symphonie n° 9* du maître de Saint-Florian qui est à l'affiche. Dans le journal *Le Soir* du lendemain, Charles Philippon s'écrie : « *Carlos Païta galvanise le public, électrise son orchestre : sous sa baguette, la musique est toujours vivante et vibrante. Organisant les plans sonores quasi affectivement, il traduit constamment le caractère dynamique de l'écriture brucknérienne et creuse profond le sens de son architecture*. » Carlos Païta réapparaît, toujours au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, dix ans plus tard, le 19 novembre 1994. À la tête de l'Orchestre philharmonique de Liège, il dirige la *Symphonie n° 8* de Bruckner. En 1997 enfin, c'est la *Symphonie n° 6* de Mahler qui est programmée, le 21 novembre à Liège (Salle du Conservatoire, aujourd'hui dénommée Salle Philharmonique), et le 22 novembre, à Bruxelles, à l'occasion de la clôture de la 33e session du concours, toujours avec l'Orchestre philharmonique de Liège. C'est le concert de Liège, capté par la RTBF, qui figure sur le présent album.

Fondé en 1960, l'« Orchestre de Liège » deviendra « philharmonique » en 1983, puis « royal » en 2010. Le Belge Fernand Quinet (1898-1971), directeur du Conservatoire liégeois depuis 1938, en est le premier directeur musical, pendant quatre ans. Il cède sa place au Parisien Manuel Rosenthal (1904-2003) qui, de 1964 à 1967, va confirmer l'ascension d'une formation qui, sous son règne, élargit son répertoire à la musique française et aux contemporains Messiaen, Auric, Jolivet ou Dutilleux. Un Américain, Paul Strauss (1922-2007), né à Chicago, va lui succéder pour dix ans. Soutenu à ses débuts par Leopold Stokowski, cet ancien assistant de Dimitri Mitropoulos à Minneapolis est chef de l'Orchestre des Ballets russes de Monte-Carlo, avant d'être en fonction à Zurich et en Italie. Il est invité à Liège pour la première fois en 1964. Le

courant passe très bien avec l'orchestre ; il en devient le directeur musical le 13 octobre 1967. Sous sa baguette, la formation connaît une renommée internationale, qui va aller en grandissant, notamment à l'occasion de plusieurs tournées.

Paul Strauss va renouer avec une tradition déjà ancienne à Liège : faire connaître Mahler au public. Le compositeur était venu lui-même dans la Cité ardente en janvier 1899 pour diriger sa « Résurrection », après l'avoir entendue interprétée, en mars de l'année précédente, par Sylvain Dupuis (1856-1931), qui allait devenir chef au Théâtre de la Monnaie de Bruxelles en 1900, avant de diriger le Conservatoire de Liège dès 1911. Paul Strauss est un grand admirateur de Mahler, avec lequel il se sent en affinités spirituelles. Il programme en 1968 *Le Chant de la terre*, avec succès. Au cours des années suivantes, sont programmées les *Symphonies nos 1, 4* et *5*, et des cycles de lieder. Quant à la *Sixième*, elle est donnée par ses soins en création liégeoise, le 28 janvier 1977. Le successeur de Strauss, le Belge Pierre Bartholomée (°1937), qui est aussi compositeur, dirige la même *Sixième* au Festival de Lille de 1985. Lorsque Païta la propose en 1997, l'orchestre n'est donc pas face à une partition inconnue : elle est dans ses gènes.
Pour célébrer les cinquante ans de son existence, en 2010, l'Orchestre philharmonique de Liège, dès lors « royal », publie un gros coffret de 50 CD sous étiquette Cypres, qui reprend l'intégralité de ses enregistrements discographiques. Pas le moindre Mahler dans cette somme qui contient par ailleurs nombre de raretés, dont plusieurs symphonies, peu fréquentées, de Charles Tournemire (1870-1939), deux étant des créations mondiales. En abordant les vastes fresques du compositeur bordelais et d'autres partitions

de dimension, et en dirigeant lui-même la *Sixième* de Mahler, Bartholomée prépare en quelque sorte ses forces à affronter la vision qu'a Païta de cette monumentale tragédie musicale. On est d'autant plus heureux de découvrir ce concert de 1997, témoignage de premier ordre qui enrichit l'art de Païta et documente la discographie de l'orchestre.

Comment situer cette *Sixième* de Mahler parmi les versions d'avant l'an 2000, dont certaines sont peut-être bien les plus représentatives quant à l'option conceptuelle défendue par les chefs d'orchestre ? Épinglons, studio et live confondus, la grandeur dramatique de Barbirolli (1967, New Philharmonia), l'engagement physique de Bernstein (1967, New York), la lisibilité exempte de pathos de Kubelik (1968, Bayerischen Rundfunks), la noirceur tragique de Karajan (1977, Berlin), l'urgence hallucinée et écrasante de Kondrachine (1981, Baden-Baden), le romantisme exacerbé de Tennstedt (1983, Londres), l'expérience pathologique de la lenteur, à la limite de la suffocation, de Sinopoli (1987, Philharmonia) ou la froideur résignée, glaçante, de Boulez (1995, Vienne). Avec d'incroyables différences de durée globale qui interpellent : entre Kubelik, 74 minutes, et Sinopoli, 93 minutes, il y a un gouffre… Mahler a pourtant indiqué sur sa partition : *Nicht schleppen !* – « Ne pas traîner ! ».

Païta ne traîne pas : dans son cas, il faudrait parler de démesure dévastatrice. La marche en avant du destin est inéluctable, inexorable, dès le début de la symphonie, avec des vagues rythmiques, des fulgurances, et une tension psychologique qui ne se dément jamais. Ce qui n'exclut pas les passages où la fluidité poétique rejoint la rêverie. Le poids tragique est présent, sans cesse, et lorsque le couperet final tombe, il met un terme apocalyptique à cette vision tranchante. Les musiciens liégeois, portés à incandescence, ont

réussi la gageure d'affronter la terrible conception du chef, qui les gratifie d'un « merci » ultime, que l'on entend distinctement. On ne sort pas indemne d'un tel témoignage. Gageons que ceux qui y ont assisté en ont conservé un souvenir indélébile… D'autant plus que ce concert du 21 novembre 1997 fut le tout dernier de sa carrière. Le présent enregistrement est donc à considérer comme historique.

Jean Lacroix



Carlos Païta et Eric Rouyer

Carlos Païta, an Argentine in Belgium…

The arrival of Argentine Carlos Païta sent shockwaves through the music scene of the 1960s. His flamboyant, spirited interpretations, marked by sharp contrasts and a sense of urgency and intensity, quickly won him acclaim from audiences and the specialist press alike. His concerts and recordings were met with rave reviews, but also with fierce and occasionally scathing criticism. In any case, this is a conductor who leaves a lasting impression… In Belgium, the excitement was immediate, and wherever Païta performed, the reception was warm and enthusiastic.

Originally from Buenos Aires, Païta first took the baton for the National Radio Chamber Orchestra, and later for the Philharmonic Orchestra of his hometown. His real career began in 1964, when he conducted Verdi's Requiem, a score that was well suited to his theatrical and demonstrative temperament. Following this performance, dedicated to the memory of President Kennedy, he was invited to the United States to perfect his skills. Some years later, when he performed the same Requiem in Belgium, Max Vandermaesbrugge, music critic for * La Dernière Heure *, wrote: «It is remarkable how this Requiem came to be the total expression of a kind of collective self. With its emphatic delivery, striking contrasts and breakneck pace, it leaves no time for anyone to catch their breath, literally and figuratively! This sacred music, performed by such a distinguished conductor, is bound to leave a lasting impression on us, and that is all that counts when it comes to musical emotion». It is to Belgium's credit that it warmly welcomed this «sacred maestro», an unconventional musician who drew inspiration from Wilhelm Furtwängler: he repeated time and again that hearing the latter's concerts

in Buenos Aires – where he claimed to have met him on several occasions – had influenced him for life. Performances by Païta, particularly in Brussels, attract full houses. He tackles scores that reflect his tempestuous nature: Berlioz's Symphonie fantastique, Beethoven's Symphonies Nos. 3, 5 and 7, Tchaikovsky's Symphonies Nos. 4 and 6, Dvořák's Symphonies Nos. 7 to 9, Brahms's First and Fourth, Mahler's First, and Rossini's overtures…

At this point, it is worth mentioning a key figure who played a crucial role in ensuring that Païta was included in the programme in Belgium. That person is Paul Beusen (1944–2023), a historian and musicologist from the University of Louvain. A passionate advocate of contemporary music, in the 1970s he worked as assistant to Harry Halbreich, then artistic director of the Royan Festival, and took the opportunity to build up a wide network of international contacts across various musical circles. At the beginning of that decade, he began his professional career at Crédit Communal and became part of the cultural team at the bank, which was known for its generous patronage of the arts. From 1973 onwards, Beusen co-organised the Pro Civitate Music Competition, sponsored by the financial institution and open only to students from music academies; he oversaw the performances of the prize-winners—some of whom would go on to become famous—and the prestigous concerts that brought the competition to a close each year. From 1980 onwards, he was the competition's main organiser. He called on renowned conductors, including Antonio de Almeida, Ernest Bour, Witold Rowicki, Serge Baudo, Lawrence Foster, Maxim Shostakovich and Antoni Wit… And on several occasions between 1983 and 1997, Carlos Païta.

In 2004, Paul Beusen told me: I'd always dreamed of signing Carlos Païta,

someone I'd met in the late 1960s. His orchestral performances left no one unmoved and caused controversy among music critics. As a true connoisseur, he knew that the public, who are never wrong, were enamoured with the Argentine conductor. Païta had already worked with several Belgian ensembles, who were not always receptive to his demands. It is said, Paul Beusen told me, that he had a difficult relationship with the Belgian Radio-Television Orchestra [called the RTB-BRT Grand Symphony Orchestra, from 1960 to 1978], the first time he prepared a programme with them. As soon as the musicians deemed that the rehearsal had come to an end, they put away their instruments. Imagine their surprise at discovering that Païta didn't agree! He brandished a revolver in their faces, demanding that the rehearsal be continued. I don't know if the gun was loaded… Whether the anecdote is true or not, it certainly makes for an entertaining story. In any case, their collaboration proved remarkably fruitful, as evidenced by the works of Mozart, Richard Strauss, Dukas, Chausson and Lekeu, recently performed at the Palais des Dégustateurs.

Païta was to conduct four closing concerts for the Pro Civitate Music Competition, an all-time record for guest conductors. The first was scheduled for 20 November 1983 at the Hasselt Cultural Centre. As conductor of the Belgian National Orchestra and the Cantores de Bruges choir, Païta performed Gustav Mahler's Second Symphony, «Resurrection». The soloists were Barbara Vogel, soprano, and Jard Van Nes, alto. The following year, on 17 November 1984, he conducted the RTB Symphony Orchestra at the Palais des Beaux-Arts in Brussels in a programme of works by Beethoven and Bruckner. After the opening piece, the Coriolan Overture, Païta accompanies Robert

Groslot, winner of the Competition in 1968 and 1969, in the «Emperor» Concerto.After the interval, the programme continued with a performance of Symphony No. 9 by the maestro from Saint-Florian. In the following day's edition of Le Soir, Charles Philippon exclaimed: «Carlos Païta enraptures the audience and electrifies his orchestra: under his baton, the music is always lively and vibrant. By organising the sound textures with almost emotional precision, he consistently captures the dynamic character of Bruckner's compositions and delves deeply into the meaning of their structure» .Ten years later, on 19 November 1994, Carlos Païta returned to the Palais des Beaux-Arts in Brussels. As conductor of the Liège Philharmonic Orchestra, he conducted Bruckner's Symphony No. 8. Finally, in 1997, Mahler's Symphony No. 6 was programmed, on November 21 in Liège (Conservatory Hall, now called the Philharmonic Hall), and on November 22 in Brussels, for the closing of the 33rd session of the competition, again with the Liège Philharmonic Orchestra. It is the Liège concert, recorded by RTBF, that appears on this album.

Founded in 1960, the «Orchestre de Liège» became «philharmonique» in 1983, then «royal» in 2010. The Belgian Fernand Quinet (1898–1971), director of the Liège Conservatoire since 1938, served as its first musical director for four years. He was succeeded by the Parisian Manuel Rosenthal (1904–2003), who, from 1964 to 1967, consolidated the rise of an ensemble which, under his leadership, expanded its repertoire to include French music and the works of contemporary composers such as Messiaen, Auric, Jolivet and Dutilleux. Paul Strauss (1922–2007), an American born in Chicago, succeeded him for ten years. Supported in his early career by Leopold Stokowski, the

former assistant to Dimitri Mitropoulos in Minneapolis went on to become conductor of the Ballets Russes de Monte-Carlo Orchestra, before taking up posts in Zurich and Italy. He was invited to Liège for the first time in 1964. He had a great rapport with the orchestra; and became its musical director on 13 October 1967. With him at the helm, the ensemble enjoyed international acclaim, which continued to grow, largely through a series of tours.

Paul Strauss revisited a long-standing tradition in Liège: introducing Mahler to the public. The composer had come to the «Burning City» himself in January 1899 to conduct his «Resurrection», having heard it performed in March of the previous year by Sylvain Dupuis (1856–1931), who went on to become conductor at the Théâtre de la Monnaie in Brussels in 1900, before taking charge of the Conservatoire de Liège in 1911. Paul Strauss was a great admirer of Mahler, with whom he felt a spiritual kinship. In 1968, he staged The Song of the Earth to great aclaim. Over the following years, the programmes were filled with symphonies Nos. 1, 4 and 5, as well as a series of lieder. The Sixth, meanwhile, he premiered in Liège on 28 January 1977. Strauss's successor, the Belgian Pierre Bartholomée (b. 1937), who is also a composer, conducted the same Sixth Symphony at the 1985 Lille Festival. When Païta first proposed it in 1997, this was not unfamiliar territory for the orchestra: it was already deeply ingrained in its identity.
To commemorate its fiftieth anniversary in 2010, the Liège Philharmonic Orchestra, now known as the «Royal» Orchestra, released a comprehensive 50-CD box set on the Cypres label, featuring its complete discography. There is no Mahler in this collection, which nevertheless contains a number of rarities, including several little-known symphonies by Charles Tournemire

(1870–1939), two of which are world premieres. By tackling the vast symphonic works of the Bordeaux-born composer and other pieces of similar scale, and by conducting Mahler's Sixth Symphony himself, Bartholomée was, in his own way, preparing to take on Païta's vision of this monumental musical tragedy. It is therefore all the more delightful to discover this concert from 1997, a first-rate recording that enriches Païta's artistic legacy and expands the orchestra's discography.

Where does this recording of Mahler's Sixth Symphony stand amongst the versions released before the year 2000, some of which may well be the most typical of the conceptual approach championed by conductors? Among studio and live recordings alike, it is worth highlighting the dramatic grandeur of Barbirolli (1967, New Philharmonia), Bernstein's physical intensity (1967, New York), Kubelik's clarity free from pathos (1968, Bayerischer Rundfunk), Karajan's tragic darkness (1977, Berlin), Kondrashin's hallucinatory and overwhelming urgency (1981, Baden-Baden), Tennstedt's heightened romanticism (1983, London), Sinopoli's pathological experience of slowness, bordering on suffocation (1987, Philharmonia), or Boulez's resigned, chilling coolness (1995, Vienna). With striking differences in overall duration: between Kubelik's 74 minutes and Sinopoli's 93 minutes, there is a huge gap… Yet Mahler wrote on his score: Nicht schleppen! – «Don't drag it out!» ».

Païta isn't holding back: in his case, it would be more accurate to describe it as devastating excess. The relentless march of destiny is inescapable and inexorable from the very opening of the symphony, with rhythmic surges, flashes of inspiration and a psychological tension that never abates. Which does not rule out passages where poetic fluidity and reverie combine. The

tragic heaviness is ever-present, and when the final axe falls, it brings this piercing vision to an apocalyptic end. The musicians from Liège, fired up to fever pitch, rose to the challenge of tackling the conductor's formidable vision, for which he rewarded them with a final, clearly audible «thank you». One cannot come away from such a testimony unscathed. There's no doubt that those who were there will remember it forever… All the more so as this concert on 21 November 1997 was the very last one conducted by Carlos Païta. This recording can therefore be considered a piece of history.

Jean Lacroix

